

Des millions d'éclopées

Edward Shorter, *Le corps des femmes*. Seuil, 1984, 373 p.

Sylvie Chaput

Numéro 17, février–mars 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20269ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chaput, S. (1985). Compte rendu de [Des millions d'éclopées / Edward Shorter, *Le corps des femmes*. Seuil, 1984, 373 p.] *Nuit blanche, le magazine du livre*, (17), 54–54.



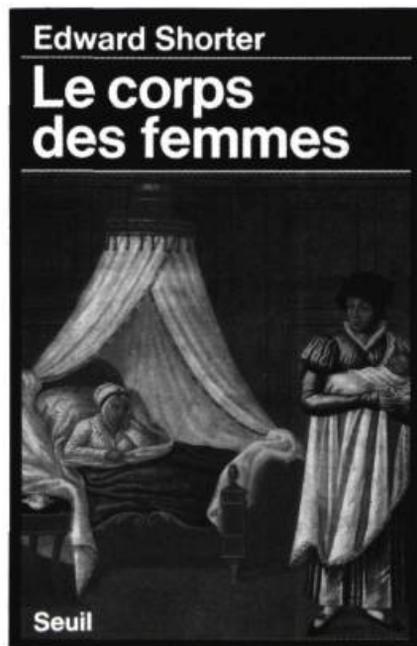
par Sylvie Chaput

DES MILLIONS D'ÉCLOPÉES

Selon Edward Shorter, «la fin de l'infériorisation physique des femmes a été une condition *sine qua non* de la naissance du féminisme. Si [...] la femme avait continué à souffrir de «descentes de matrice» et autres fléaux, il est probable que le féminisme n'aurait jamais vu le jour.» Tel est le point de départ de son dernier livre traduit, *Le corps des femmes*.

Du XVI^e siècle aux premières décennies du XX^e, dans la plupart des pays d'Europe et d'Amérique du Nord, comment vivaient les femmes du peuple? Le tableau que nous brosse Shorter, à partir d'une somme impressionnante de recherches, est extrêmement dur. Alimentation pauvre, travaux pénibles, hygiène presque inexistante, tout cela prédispose entre autres au rachitisme, aux infections de toutes sortes, au vieillissement précoce. Dans les campagnes, les sages-femmes compétentes manquent cruellement; l'équilibre entre le laisser-faire et l'interventionnisme forcé, en matière d'obstétrique, est bien loin d'être trouvé.

L'hypothèse d'un âge d'or où des femmes robustes auraient vécu au soleil et au grand air, se seraient facilement guéries à l'aide de tisanes et auraient été assistées de sages-femmes à la main délicate se trouve donc fortement ébranlée. Tout comme celle d'un XIX^e siècle peuplé de pâles silhouettes dont la langueur s'expliquerait uniquement par l'intériorisation des ordres de faiblesse donnés par les médecins ou par l'absence de possibilités de travail créateur. «Jamais dans ce type de discours², relève Shorter, on ne voit affleurer l'idée que les femmes, autrefois, aient pu réellement souffrir.»



frir.» Ses nombreux exemples laissent plutôt entrevoir qu'elles souffraient de maux dont il était indécemment de parler.

Quant aux hommes, ils apparaissent ici — et on est tenté d'y voir une caricature — comme des brutes qui s'assurent les meilleurs ou les seuls morceaux de viande, passent leurs moments libres à la taverne et déplorent la mort d'une vache mais non celle de leur épouse. À aucun moment donc, Shorter ne nie le fait d'une domination masculine. Simplement, il affirme que les femmes d'alors sont convaincues de leur infériorité, que cette conviction est sans cesse renforcée par leur santé déplorable.

Après avoir rapporté des dizaines de témoignages, passé au crible les statistiques de maints hôpitaux et évalué longuement l'efficacité et les dangers de plusieurs drogues abortives, l'auteur passe cepen-

dant en quatrième vitesse et son livre, à la fin, laisse perplexé.

En gros, depuis le début du siècle dernier, la multiplication des mariages d'inclination et les progrès de la médecine auraient contribué à modifier la situation. La femme que l'on épouse par choix, dit-il, est moins souvent source de peur et objet de mépris; l'homme étant ainsi «attendri», il est davantage à l'écoute. D'autre part, dès lors que les femmes se trouvent en meilleure santé, toute une culture féminine, fondée sur la consolation, perd sa raison d'être, oublie ses savoirs et ses rites, puis disparaît.

Aussi la première vague de féminisme du XX^e siècle peut-elle se produire, «non pas sur fond de culture féminine traditionnelle, mais dans le cadre d'une alliance avec l'homme», tandis que la seconde, «celle des années 1965-1980», fera alliance «contre les hommes», donc sera «mal enracinée historiquement». Voilà des remarques qui conviendraient mieux s'il s'agissait d'un jeu où on vous demande «Trouvez l'erreur» qu'à un ouvrage qui, par ailleurs, a l'immense qualité de décrire une réalité difficilement imaginable. ■

1) Shorter a, à bon droit, décidé d'exclure les élites. Il ne peut toutefois éviter de les mentionner lorsqu'il parle des savants. Cela trouble un peu la perspective puisqu'une bonne partie des femmes qui, au XVIII^e et au XIX^e siècles, allaient battre en brèche la culture féminine de la consolation étaient issues des élites, anciennes ou nouvelles.

2) Shorter fait notamment référence à B. Ehrenreich et D. English, *Des experts et des femmes*, Éd. du Remue-Ménage, 1982.

Edward Shorter, *Le corps des femmes*, Seuil, 1984, 373 p. (dont près de 100 p. d'annexes et de notes). Shorter a également publié *La naissance de la famille moderne*, (Seuil, 1977).